

thierry-guinhut-litteratures.com

6 octobre 2019

Flâneurs et voyageurs, de Londres aux frontières russes et à l'Amazonia ; Walter Benjamin, Virginia Woolf, Lauren Elkin, Erika Fatland, Patrick Deville.



Campo San Geremia, Venezia. Photo : T. Guinhut.

Flâneurs et voyageurs,
de Londres aux frontières russes et à l'Amazonia ;
Walter Benjamin, Virginia Woolf, Lauren Elkin,
Erika Fatland, Patrick Deville.

Walter Benjamin : *Sens unique*,
traduit de l'allemand par Anne Longuet Marx, Allia, 128 p, 7 €.

Virginia Woolf : *Londres*, traduit de l'anglais par Chloé Thomas,
Rivages, 192 p, 18 €.

Lanren Elkin : *Flâneuse*, Hoëbeke Etonnants voyageurs,
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frédéric Leberre, 368 p, 23 €.

Erika Fatland : *La Frontière. Un voyage autour de la Russie de la Corée du nord à la Norvège*,
traduit du norvégien par Alex Fouillet, Gaïa, 640 p, 24 €.

Patrick Deville : *Amazonia, Fiction & cie*, Seuil, 304 p, 19 €.

De Berlin à Londres, de New-York à Paris, de Tokyo à Venise, les villes capitales méritent plus qu'un voyage, une flânerie, à la fois hasardeuse, attentive et circonspecte. Si une rue, un quartier curieux, voire prestigieux, peuvent suffire à la délectation, comme parmi les pages du maître flâneur Walter Benjamin, une frontière démesurée, celle de la Russie, n'apaisera pas la soif de déambulations ferroviaires et pédestres de la plus ambitieuse. Hors le premier auteur nommé, ce sont là flâneuses et voyageuses : elles s'appellent Virginia Woolf, Laurence Elkin et Erika Fatland. La plus longue frontière du monde répond alors au plus long fleuve mondial, l'Amazonia, parcouru par Patrick Deville. Mais au-delà de ces rigoureux documentaristes et réalistes, rien n'interdit de se demander quelle part de fiction s'ingénie à offrir à l'espace de nos villes et de la planète une dimension supplémentaire.

Sur les traces de Baudelaire et de ses « Tableaux parisiens » (qu'il a traduit), Walter Benjamin est le flâneur tutélaire, autant parmi les rues de Berlin et de Paris que parmi les pages de ses auteurs favoris. Le baudelairien XIX^e siècle, lors duquel le créateur des *Fleurs du mal* est soudain fasciné dans « la rue assourdissante » par une « passante », est pour l'auteur de *Paris capitale du XIX^e siècle* « l'âge d'or de la flânerie », quand la ville « s'ouvre à lui comme paysage et [...] l'enferme comme chambre ». Loin de se contenter d'une poétique « vision illustrative », le flâneur, dont le personnage « préfigure celui du détective », est « un condensé de l'attitude politique des classes moyennes sous le Second-Empire ». En ce sens, il est « l'observateur du marché [...] l'espion que le capitalisme envoie dans le monde du consommateur », ce qui se vérifie encore plus aujourd'hui, tant parmi les avenues que les galeries marchandes, quoique le règne de l'automobile ait tendance à la fois à distancier jusqu'à l'invisible le paysage urbain et à entraîner une démarche utilitariste. Au contraire de l'attention à l'inattendu, car « la

flânerie repose, entre autres, sur l'idée que le fruit de l'oisiveté est plus précieux que celui du travail », et de « la dialectique de la flânerie : d'un côté, l'homme qui se sent regardé par tout et par tous, comme un vrai suspect, de l'autre, l'homme qu'on ne parvient pas à trouver, celui qui est dissimulé. C'est probablement cette dialectique là que développe l'homme des foules ». Au risque cependant de ne plus rencontrer et explorer la réalité intime d'une capitale, mais un paysage intérieur : « La ville est la réalisation du rêve le plus ancien de l'humanité, le labyrinthe. Le flâneur se consacre sans le savoir à cette réalité^[1] ». Ces aphorismes essentiels ne sont encore que des bribes, des notes, voire des citations, parmi l'opus magnum à jamais inachevé de Walter Benjamin qui se confond avec son *Baudelaire*^[2]...

L'on ne saurait de surcroît sérieusement flâner sans les pages de Walter Benjamin qui invitent à plus d'un parcours au sein d'une *Rue à sens unique*, petit ouvrage, quoique parcellaire, mosaïqué, lui scrupuleusement achevé en 1928. À la suite d'un prologue, « Poste à essence », où il s'agit de lire tracts, affiches, plutôt que « le geste prétentieux du livre », démarche évidemment programmatique, quoiqu'un peu méprisante envers la dignité et la nécessité du livre, le réveil dans « une chambre avec petit déjeuner » est comme une entrée dans « la maison de notre vie ». Nous avons deviné que le réseau métaphorique, envoûtant, doit nous guider en plusieurs lectures, comme en plusieurs quartiers d'une ville, jusqu'au symbolique et cosmique dernier fragment du livre : « Vers le planétarium ».



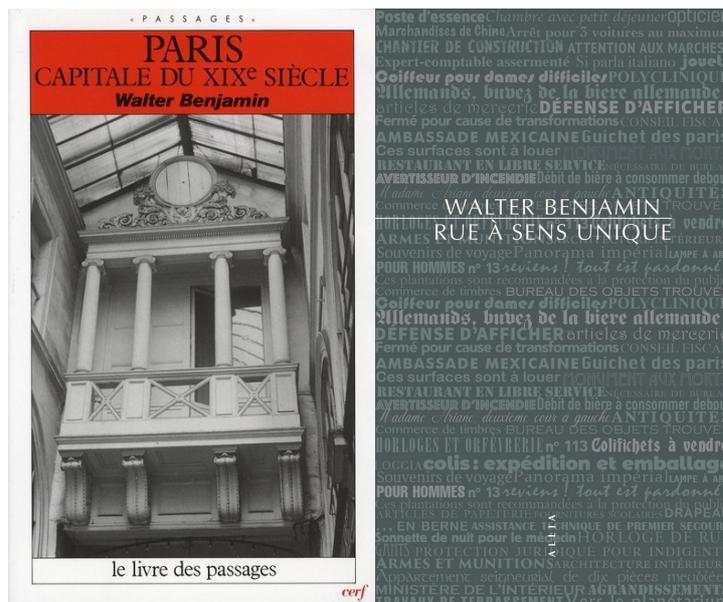
Vide greniers de La Couarde-sur-mer, Île de Ré. Photo : T. Guinhut.

Imaginer qu'il s'agisse de Berlin serait réducteur. Walter Benjamin recompose, depuis son enfance, au moyen de « fournitures scolaires » et d'une « planche d'images à découper et à assembler », en passant par un « chantier de construction », et jusqu'à son

âge mûr, une ville fictive rêvée, venue du moi et de l'ailleurs, empruntant nommément des éléments à d'autres cités, comme Weimar, ou Riga, ou encore Paris et sa place de la Concorde, avec son obélisque dont les hiéroglyphes n'offrent plus rien de lisible à nos contemporains. Cette « rue à sens unique » est en fait une cosa mentale, un prisme fictionnel. Mais aussi un « voyage à travers l'inflation allemande », à la veille d'une crise économique aux sombres conséquences. À cet égard, et non loin de *Masse et puissance* de Canetti^[3], on lira de judicieuses remarques : « Etrange paradoxe : les gens n'ont à l'esprit, quand ils agissent, que l'intérêt privé le plus étroit, mais ils sont en même temps plus déterminés que jamais par leurs instincts de masse dans leurs comportements ».

Cependant ces « Fournitures scolaires » sont en fait des aphorismes consacrés au travail littéraire, comme « Défense d'afficher » déplie « la technique de l'écrivain en treize thèses ». Plus loin, dans « Polyclinique », l'auteur qui écrit sur « la table de marbre du café » est comparé à un chirurgien. Car, en cette rue moderne, « L'écriture qui avait trouvé un asile dans le livre imprimé, où elle menait son existence autonome, est inexorablement tirée dans la rue par les réclames et subordonnée aux hétéronomies brutales du chaos économique ». Que dirait-il aujourd'hui face à Internet et au numérique...

Ainsi l'espace urbain est saisi autant du point de vue autobiographique et poétique, que du point de vue sociologique, politique et économique. L'étonnante beauté prismatique du récit, des choses vues et des fulgurantes pensées n'est pas loin du collage dadaïste ainsi que de la prose cubiste et poétique du *Paysan de Paris* de Louis Aragon, quoiqu'avec plus d'intelligence encore... Se faisant également, et à la suite de son exil, flâneur des passages parisiens, le philosophe né à Berlin en 1892 restera celui que le nazisme a empêché de librement flâner, acculé au suicide à Port-Bou, à la frontière espagnole, à la suite de l'invasion allemande en septembre 1940. Remercions cependant - après celle du Cerf pour *Paris capitale du XIX^e siècle* - les éditions Allia de nous proposer ce texte essentiel sous une couverture esthétique, aux bons soins d'une typographie impeccable sur un papier légèrement ivoire et aux cahiers cousus. Ainsi elles ont déjà édité du même les indispensables que sont *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* ou *Pour une critique de la violence*. En attendant la publication des œuvres complètes que vient d'initier un éditeur courageux^[4].



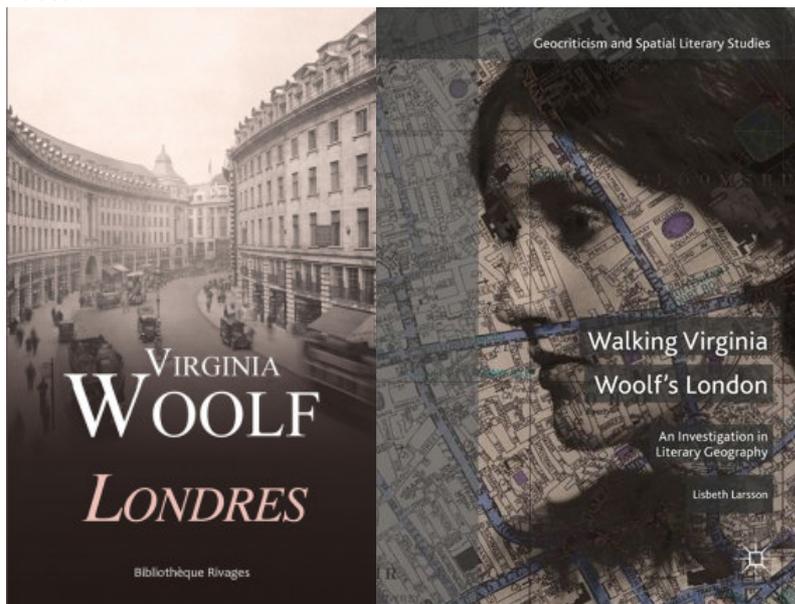
Si Walter Benjamin composait une cité kaléidoscopique, fantasmagique, Virginia Woolf s'adresse à une ville bien réelle. *Londres* est un recueil de textes forts divers, de provenances hétérogènes, manuscrits inédits, articles publiés dans des magazines, entre 1908 et 1928... Il s'agit de « courir les rues [...] à l'aventure », quoique l'éditeur ait eu la judicieuse idée de faire précéder chaque chapitre de la carte du quartier londonien parcouru.

Londres étant la ville qui la première au monde atteignit le million d'habitants au cœur du XIX^e siècle, en conséquence avec une Histoire qui méritait que soit écrite son autobiographie, par Peter Ackroyd^[5], un siècle après Virginia Woolf, celle-ci ne peut qu'associer une démarche de géographe urbain et d'autobiographe en ce qui est grâce à cette édition un livre à part entière. L'on s'attend ici à ce que le « vieux Bloomsbury » soit son espace urbain de prédilection, qu'elle y goûte le calme de ses rues et de ses petites places aux abords du British Museum, là où le groupe de Bloomsbury mettait en avant la culture et la beauté. Mais ce sont aussi les artères vrombissantes, les berges de la Tamise chargées de bateaux et des « rebuts de la ville ». Contemplations, anecdotes, rencontres, tout cela pullule en ce recueil, que l'on pourrait lire comme un guide de voyage, à la fois dans l'espace et le temps, non sans nostalgie. L'exploration attentive est littéraire, avec « La maison de Carlyle » (l'auteur du *Sartor Resartus*), économique avec « Les docks de Londres », artistique avec « Abbayes et cathédrales », empathique et synthétique avec « Portrait d'une londonienne » (« pour connaître Londres [...] il fallait absolument connaître Mme Crowe »). Enfin l'on termine par un acmé : « Vol au-dessus de Londres », au moyen d'un aéroplane traversant des nuages effrayants, « toute la civilisation sous nos pieds », un comme Walter Benjamin le fit avec son « planétarium ».

À la faveur de la quête d'un simple « crayon à papier », l'on aime avec Virginia Woolf ces librairies où « les livres d'occasion sont des livres sauvages sans toit ni loi ; ils se sont réunis pour former une grande nuée d'oiseaux de toutes les couleurs, et ils possèdent un charme dont les volumes domestiqués de la bibliothèque sont dépourvus ». Aux détails les plus pittoresques répond la vision économique et cosmique de ce carrefour maritime du globe terrestre, où « tout ce que le navire a récolté dans les plaines,

les pâturages du monde est tiré de sa soute et rangé à la place qui lui revient ». Alors qu'à Oxford Street, règnent « les enchères, les brouettes, la camelote ».

Sans nul doute Londres est, comme dans *Ms Dalloway*, un personnage de roman choyé par la romancière Virginia Woolf qui revendiquait *Une chambre à soi* ^[6] dans ce que l'on peut considérer comme un manifeste féministe. C'est une sorte de théâtre sans cesse renouvelée, habitée par des élégantes et des vagabonds, s'ouvrant sur un « salon moderne », sur le « tribunal des divorces », théâtre piteux où se joue une torture psychologique, mais aussi sur « La maison des grands hommes » et la Chambre des communes, toutes les strates en fait d'une société. Autant paysagiste que moraliste est ce portrait chatoyant et divers d'une ville qui est l'archétype de la modernité ; livre que probablement Virginia Woolf n'a pas rêvé : gageons qu'elle serait ravie, comme son lecteur.



Walter Benjamin incluait ses « souvenirs de voyage », d'Heidelberg à Versailles, de Séville à Florence, entre cathédrales et musées, dans sa *Rue à sens unique*. Lauren Elkin, « Flâneuse » en quelque sorte professionnelle, aime Long Island et Paris, Venise et Tokyo, et « partout »... Avec un juste aplomb elle revendique sa dignité de « flâneuse », à ne pas confondre avec la seule image auparavant autorisée pour les femmes, celle de la péripatéticienne, non au sens propre grec qui marche autour, mais au sens méprisable de prostituée. Son « sentiment de liberté totale et absolue que procure le simple fait de mettre un pied devant l'autre », est à mettre en relation avec cet *Art de marcher* dont parle si bien Rebecca Solnit^[7] et qu'elle n'ignore pas.

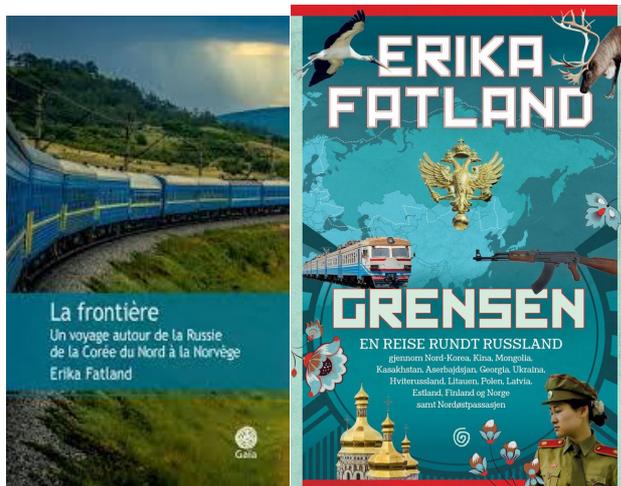
Comme en une boîte de flâneries où collectionner une flâneuse en chaque ville, Lauren Elkin rencontre en chaque pérégrination urbaine une figure singulière, d'aujourd'hui ou du passé, car pour reprendre Joyce en marge de son *Ulysse*, « les lieux se souviennent des événements ». Evidemment notre Virginia Woolf est inoubliable à Londres ; alors qu'à Paris, dont elle tomba en 1919 amoureuse, l'écrivaine de langue anglaise Jean Rhys est un de ses intrigants « fantômes » favoris. Autre fantôme stimulant, Aurore Dudevant qui prit un pseudonyme masculin : Georges Sand, dont on connaît plus « les cigares, les amants, les romans », que son intense travail. Ou encore, dans cette ville des révolutions, de 1789 à 1969, et aujourd'hui des manifestations, la présence de

la cinéaste de la Nouvelle vague, Agnès Varda. À Venise, c'est l'artiste Sophie Calle, qui, à l'occasion de la Biennale, est son guide.

Moins connue, la journaliste et correspondante de guerre, Martha Gellhorn « transforme la flânerie en témoignage ». Elle s'engagea « partout », « là où le sang coulait, et où se répandaient la crasse et le désespoir », de l'Espagne au Vietnam. Un modèle donc, une sorte d'héroïne pour notre collectionneuse de flâneuses.

Hélas, à Tokyo, pas de figure féminine qui jouerait le rôle d'éclairceuse. La « hideur de la ville » déçoit d'abord l'impétrante, qui s'y voit entraînée par son ami banquier. La chaleur y est « à faire fondre l'âme », marcher y est incongru et malcommode ; néanmoins il y faut apprendre, faute de la complexité des idéogrammes kanji, « la calligraphie onnade, l'écriture des femmes », et chercher la beauté « tout en haut, sur les toits »...

Reste que Paris est celle qui, récurrente dans la composition du volume, aime irrésistiblement la narratrice. Au point qu'en 2015 elle devienne citoyenne française. À son tour, grâce à son livre, ne devient-elle pas une de ces figures tutélaires qui éclairent les lieux tout en éclairant son auteure, ses curiosités et ses émotions, au moyen de ces évocations vivantes et précisément documentées, et qui, cela va sans dire, illuminent son lecteur gourmand...

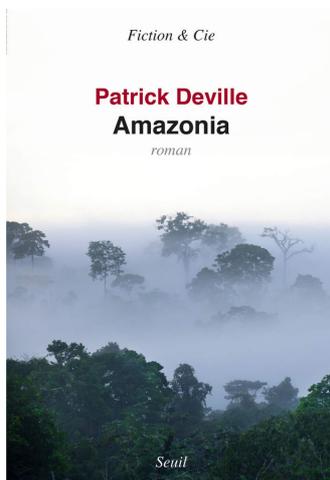


Plus loin encore, dans l'inédit, tourner autour de la plus longue frontière du monde, tel est le défi de la Suédoise Erika Fatland. En fait il s'agit de contourner l'immense Russie, sans y glisser un pied, mais sans la perdre de vue : de la Corée du Nord, où le tourisme est rigoureusement encadré, à la Norvège, en passant par la Mongolie, le Kazakhstan, l'Ukraine, la Finlande et tutti quanti. Ce sont quatorze pays franchis, plus de 20 000 kilomètres, des dizaines de langues et de mode de vie rencontrés, sans oublier les eaux arctiques du Passage du Nord-Ouest. Certes Erika Fatland, née en 1983, n'en est pas à son coup d'essai, puisqu'à l'occasion de sa thèse d'anthropologie elle parcourut le Caucase et publia *Sovietistan*^[8].

Ce n'est plus flâner, mais voyager au long cours. Les aperçus historiques et documentaires ne manquent pas, depuis l'île Diomède dans le détroit de Behring. Ce n'est guère marcher, mais emprunter « un ancien navire de recherche soviétique », une cabine à 20 000 dollars le mois, spartiate à plaisir, sans autre divertissement que la visite « d'îles stériles et battues par les vents », et la contemplation d'une pléthore de déchets : « une catastrophe écologique ». Le tourisme s'empare pourtant de ces contrées comme un prédateur.

Mais aussi des trains à n'en plus finir, en croisant des paysages ahurissants de glaces et de montagnes, saupoudrés des brumes et des pluies, de plaines et de déserts, de villes poussiéreuses, voire salement polluées. Entre la Corée du Nord et la Chine, le « Pont de l'Amitié est rouillé » ; après la pauvreté forcée, voici « la forêt d'acier, de verre et de marques de luxe », puis le pays des yourtes, des chamanes et des « chanteurs diphoniques », parcouru en jeep puis à cheval. Les steppes précèdent « les ermites de la taïga », quand le « royaume de l'ours » des Kazakhs est aussi celui de la tyrannie politique. Les passages de frontières sont tracassiers, parfois aimables, ou rocambolesques et inquiétants, comme dans le Caucase, qui est « une montagne de langues », bardée de souvenirs de guerres. Au-delà de la Mer noire, « mer inhospitalière », l'Europe paraît d'abord un peu plus rassurante, quoique l'on y garde des souvenirs amers : « J'ai vu les chars rouler sur des gens », raconte une Suédoise d'Ukraine. Quant à « la plus jeune république séparatiste du monde, à Donetsk, ses bâtiments sont criblés de balles, qui n'ont d'ailleurs pas achevé leur mission. La guerre est au cœur de la vie des familles où Erika Fatland connaît l'hospitalité. Plus loin, Tchernobyl est devenu une « attraction touristique ». Enfin, au bout d'un périple de deux ans, à la triple frontière de la Finlande, de la Norvège et de la Russie, cairns, barbelés et miradors laissent une impression de guerre froide pas encore éteinte...

Le voyage est un apostolat, une prise de risque, une quête de soi et du monde, y compris dans sa dimension géopolitique, car les contrastes économiques et politiques sont ici expliqués avec soin. Et même si le récit d'Erika Fatland, accompagné de deux cahiers de photographies, n'a pas la qualité poétique de nos précédents ouvrages, il n'en reste pas moins aussi impressionnant qu'instructif.



Impénitent voyageur littéraire et fluvial, lui Français né en 1957, Patrick Deville conçoit un roman monstre, dont on ne sait c'est une omnivore accumulation documentaire, ou un récit de la filiation. Il faut bien cela lorsque l'on embarque avec lui en *Amazonia*, au long du fleuve sud-américain qui dépasse en longueur le Nil. Et plus encore, car partant du port atlantique de Belém, il passe la cordillère des Andes pour trouver un autre port, cette fois-ci pacifique : Santa Elena. Plusieurs espaces, mais aussi plusieurs temps : celui du voyage proprement dit entrepris par un père et son fils, Pierre, presque trentenaire, mais aussi celui qui démarre dès le XVI^e siècle avec la conquête

espagnole et portugaise parmi ces contrées à peu près vierges, ces tribus et civilisations si singulières, comme celle des Incas. Sans oublier la généalogie séminale des livres qui alimentent cette entreprise initiatique, des développements biographiques de Flemming, Humboldt, Darwin, Zweig ou de telle figure de l'Histoire brésilienne et locale, entre Cendrars, Lévi-Strauss et Montaigne, en un maelström plus décousu, sinon le travail de la mémoire, que l'écriture « à sauts et à gambades » de l'auteur des *Essais*... Car « seule la littérature nous offre d'approcher la vérité des lieux, surtout la relecture des écrivains par d'autres écrivains, de génération en génération ».

Quelques rencontres émaillent le récit : un traducteur passablement original qui, dangereusement, vit en ermite sur les berges du fleuve, un anthropologue péruvien, ou encore le souvenir d'Aguirre, explorateur et « fou magnifique », de Casement le diplomate controversé^[9] ; mieux, le fantasme des « sirènes & amazones ». Et tout aussi bien les oiseaux, « l'ahinga et le toucan, [...] le dendrocoryne à bec rouge et le caracara »... Iquitos, au Pérou, est moins pittoresque ; car là règnent « la disparition des peuples, du paysage et des animaux, l'enlaidissement ». Nous laisserons alors sans commentaire la racoleuse plainte sur « la folle accélération du dérèglement climatique » de « l'année 2018 »^[10]...

S'imaginant en Indien, le narrateur évalue de belle manière la fonction qui lui aurait été confiée : « sans doute m'auraient échu les tâches de l'apprenti chaman ou de sorcier adjoint, la récitation le soir de la cosmogonie et de l'histoire des ancêtres, et telle était après tout la modeste fonction que je remplissais dans ma tribu ». De même, parmi les dernières pages, l'on trouve des remarques pleines de saveur, sur la « jouissance esthétique » devant l'ordre de la nature, sur « la faillite de l'anthropocentrisme », de Copernic à Darwin...

Tout cela est généreusement - ou trop richement, trop lourdement - farci d'allusions littéraires et historiques, encyclopédiques même (sur l'exploitation du caoutchouc par exemple), comme un exercice de collage, au point que l'on risque d'en oublier, même si elles sont une métaphore de la transmission paternelle, l'histoire qui se nouerait entre le père et le fils, sur un bateau appelé « La Jangada », du nom d'un des romans de Jules Verne. Il n'en reste pas moins que l'on se surprend malgré tout à penser qu'*Amazonia* est peut-être un beau livre, hybride, baroque et surchargé, aussi touffu que la forêt amazonienne, un rien vaniteux, néanmoins propice à la réflexion, de surcroît émouvant, tant l'empathie nous prend au contact des minces confidences d'un père confronté à un fils qu'il observe et cependant lui échappe.

Flâneur et voyageur ne sont pas tout à fait de la même espèce. Malgré la tradition du « Travel Writing » qui a brouillé les pistes (avec Bruce Chatwin ou Paul Théroux), le flâneur est plus modeste dans ses destinations, à la limite de l'errance, ouvert à l'imprévu, surtout urbain, plus lent, plus attentif aux strates poétiques et socioculturelles, quand le voyageur vise tout ou partie du globe terrestre. Patrick Deville est aussi le symptôme d'une quête romanesque, à moins qu'il s'agisse de son épuisement, qui pratique le reportage culturel romancé. Comme Mathias Enard^[11], il use du prétexte de peu de personnages romanesques, ici très probablement autobiographiques, pour faire passer une sorte d'essai, en quelque sorte un voyage au travers des genres autant qu'au fil d'une mémoire géographique et fluviale. Ne reste plus à nos lecteurs qu'à boucler le sac-à-dos, un ou deux livres de choix dans la poche supérieure, saisir un bus, un train au vol, attacher fermement les lacets des chaussures de marche...

Thierry Guinhut
[Une vie d'écriture et de photographie](#)

^[1] Walter Benjamin : *Paris capitale du XIX^e siècle*, Cerf, 1989, p 434-472.

^[2] Voir : [L'hydre de Lerne du Baudelaire de Walter Benjamin](#)

^[3] Voir : [Canetti ou La Langue sauvée, des Années anglaises à L'Amant sans adresse](#)

^[4] Walter Benjamin : *Critiques et recensions, Œuvres complètes 13-1 et 13-2*, Klincksieck, 2018.

^[5] Voir : [Peter Ackroyd, biographe monumental et romanesque de Londres](#)

^[6] Virginia Woolf : *Une Chambre à soi*, 10/18, 2001.

^[7] Voir : [De l'Art de marcher et de quelques marcheurs](#)

^[8] Erika Fatland : *Sovietistan*, Gaïa, 2016.

^[9] Voir : [Vargas Llosa : Le Rêve du Celte, colonialisme et nationalisme](#)

^[10] Voir : [Tyrannie écologiste et manipulation climatique](#)

^[11] Mathias Enard : *Boussole*, Actes Sud, 2015.



Elisée Reclus : *Nouvelle géographie universelle*, Hachette, 1879. Photo : T. Guinhut.

